



Catherine Soullard

## Colères



sur *Leviathan* d'Andreï Zviaguintsev  
Prix du scénario au festival de Cannes 2014

La mer.

Déchaînée.

C'est la première image, puissante, sur une musique de Philip Glass, vigoureuse, souveraine.

Des vagues furieuses qui se brisent sur des rochers plats, l'écume qui envahit l'écran. Des falaises maintenant, une plage grise, des roches, le ciel sombre.

Dans ce paysage aride, minéral, nocturne, une route se dessine, une cabane, une épave de bateau, tandis que la musique meurt, abandonnant l'espace sonore au ressac, au chien qui aboie dans le lointain.

Au bout d'un pont qui traverse le plan, des fenêtres s'allument – dans cette grandeur glaciale, ça fait soudain chaud au cœur – qui s'éteignent presque aussitôt, renvoyant la maison aux ténèbres – c'est déjà une métaphore du film –, tandis qu'un homme en sort pour monter dans sa voiture. Ainsi commence *Léviathan*, le quatrième long-métrage d'Andreï Zviaguintsev<sup>1</sup>.

Kolia vit avec sa jeune femme Lilya et son fils adolescent, issu d'une précédente union, dans cette maison au bord de la mer et du ciel, au bout d'un pont, au bout du monde. Zviaguintsev a l'art de trouver des lieux sauvages et grandioses – qu'on se souvienne de son avant-dernier film, *Le bannissement* – pour mettre en scène des films aux dimensions mythiques. Rendre visible l'invisible. N'importe quel décor n'est pas susceptible de servir cette tentative. Si, comme le note Kolia, chaque homme a son trésor, chaque paysage a ses secrets et c'est tout le talent de Zviaguintsev de les leur préserver. Les paysages ici dictent la dramaturgie, énoncent l'invisible, pétrissent les âmes. « *La véritable star de mes westerns a toujours été le paysage* » : Andreï Zviaguintsev pourrait reprendre ce mot de John Ford à son compte. Kolia va devoir se battre pour conserver la maison de ses pères, rester au pays natal, le maire du coin ayant décidé de réaliser un projet immobilier sur sa propriété. Dans ce combat, Kolia sera épaulé par Dmitri, un ami d'enfance devenu avocat à Moscou.

Le film est un western biblique qui suit presque mot à mot le *Livre de Job*. « *Conscient d'être dans son droit*<sup>2</sup> », Kolia va « *procéder en justice* » contre le maire, petit bonhomme au visage « *couvert de graisse* », aux reins « *où le lard s'est accumulé* ». Mais comment se battre contre des politiciens véreux, une église corrompue, une justice aux ordres ? « *Dans un pays livré au pouvoir d'un méchant, Il met un voile sur la face des juges* ». Comment se battre à mains nues contre l'ensemble des puissances temporelles ? « *Pourquoi les méchants restent-ils en vie, vieillissent-ils et accroissent-ils leur puissance ?* »

*Léviathan* est l'histoire d'un homme en colère. « *Ma force est-elle celle du roc, ma*

*chair est-elle de bronze ? Aurai-je pour appui le néant et tout secours n'a-t-il pas fui loin de moi ?* ». L'histoire d'une colère qui se fracasse, se concasse et se pulvérise peu à peu à mesure que le sort (Dieu ?) s'acharne contre elle par vagues successives. « *Oui Dieu m'a livré à des injustes, entre les mains des méchants il m'a jeté. Je vivais tranquille quand il m'a fait chanceler, saisi par la nuque pour me briser. Il a fait de moi sa cible, il ouvre en moi brèche sur brèche, fonce sur moi tel un guerrier... Mon visage est rougi par les larmes et l'ombre couvre mes paupières...* ». Pour rendre sensible le duel entre Kolia et le monde, ses déchirements successifs, la lutte, le surplomb, l'attente, l'enfouissement, pour dire le déchirement, la mise en scène installe une tension entre hauteur et profondeur, jouant de la dimension verticale et des éclairages. Une lumière rasante, spectrale, mêlée de nuages, de ténèbres « *où la clarté ressemble à la nuit sombre* », une irréalité de fin du monde. Les lumières chaudes de la maison de Kolia, la belle profondeur de champ dans les scènes domestiques, la clarté aigue des bâtiments publics, les couleurs métalliques, bleus d'acier, gris glacés, des paysages désertiques, et la photographie des visages mettant en valeur leur densité spirituelle, tout cela installe un climat singulier fait d'appréhension, de terreur et d'espérance, qui saisit le spectateur.

Au terme d'une lutte qui s'apparente à une Passion, Kolia aura tout perdu, maison, amour, dignité. « *J'espérais le bonheur, et le malheur est venu ; j'attendais la lumière : voici l'obscurité....mes os sont brûlés par la fièvre.* » Kolia s'abîme dans la vodka. La perte totale de soi est-elle l'équivalent inversé du salut ? Déréliction. Extase noire. S'il faut chercher Dieu dans l'homme comme disait Buñuel, où donc est-il caché ? « *Notre vie sur terre passe comme une ombre....Tel est le sort de ceux qui oublient Dieu, ainsi périt l'espoir de l'impie. Sa confiance n'est que filandre, sa sécurité une maison d'araignée. S'appuie-t-il sur sa demeure, elle ne tient pas. S'y cramponne-t-il, elle ne résiste pas....*»

Bruit de la mer au creux des roches, contre la pierre dure qui résiste et cependant s'effrite jour après jour, imperceptiblement. Il y a « *une communication directe et réversible des violences* » entre Kolia et ces paysages archaïques, cet univers rocailleux aux résidus concentrés à l'extrême, ces fossiles d'êtres vivants, la mort à l'œuvre partout, autour, dans ce qui se condense, se dessèche, se ride, partout, autour, une même rage impuissante à batailler contre le ciel immense, la terre pelée et raboteuse. C'est le règne des monstres marins, des épaves échouées, des squelettes de cétacés à fleur de rocs. C'est le règne de la pluie, de la neige, de la vodka, de la violence et de la corruption, continu, impitoyable, essentiel. « *Mais qui donc extraira le pur de l'impur ? Personne !* »

Où donc Dieu est-il passé ?

Sûrement pas dans l'église qui finit par être construite, concrétisant la collusion des pouvoirs temporels. Même image, trait pour trait, que celle avec laquelle le film a commencé, il y a deux heures, au bout d'un pont. Même pont. On croit rêver, mais non, on a bien vu, une église est là qui se dresse, en lieu et place de la maison de Kolia. Le film se referme à l'identique. Enfin, presque.

La mer toujours, mais roulant dans les vagues, ballotant, tanguant, un tonneau rouge ne coule pas.

Jusqu'à quand ?

<sup>1</sup> *Le retour* (2003), *Le bannissement* (2007), *Elena* (2012).

<sup>2</sup> Toutes les citations en italiques sont extraites du Livre de Job.